ET ATTENDRE LA NUIT

Swann Moreau

Et attendre la nuit

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

PREMIÈRE PARTIE

Dans le ciel, des oies sauvages, en mémoire de l'hécatombe de Noël, indiquent la mauvaise direction aux avions. Je prends le temps de regarder les derniers éclats du soleil en haut de ce sommet alpin et je sais qu'il me faut faire un choix : préserver cette léthargie en accompagnant les ultimes rougeoiements du jour ou descendre sans tarder vers la vallée enneigée avant de ne plus pouvoir rien voir.

La semaine dernière, un montagnard qui habite ces hauts pâturages est descendu en ski avant le lever du jour. Un rendez-vous important dans le village lui imposait d'être aux aurores sur les pavés de la petite place devant l'église. Les on-dit taisant le pourquoi, on prendra la liberté d'imaginer une sombre histoire de dette et de notaire. Ce villageois de la première heure connaît sa montagne par cœur, mais il ne s'est jamais fait à l'avalanche de pistes, de remonte-pentes et de téléphériques qui défigurent à outrance les dénivelés de sa jeunesse. Un tragique imprévu va le lui rappeler.

L'allure fière, guidé par sa lampe frontale, il avale ces pentes cent fois dévalées. Mais dans son petit matin, il ne voit pas le câble

de dameuse qui va lui briser net les deux fémurs et le projeter sur le menez en contrebas. Il est six heures du matin et il va mourir là.

Je choisis la beauté et la nuit, et voici mon histoire.

Je m'appelle Kootles. Juste Kootles. Monsieur Kootles pour les inconnus et les personnes que j'apprécie moins. Mais à bien y réfléchir et plutôt que d'aller plus loin, j'ai envie d'être, une fois dans ma vie, un personnage.

D'ailleurs ne dit-on pas qu'un roman transforme les vies en destins ? Et j'ai réellement besoin de m'en figurer un pour pouvoir continuer d'entreprendre la mienne.

Un regard extérieur et un destin, voilà ce qu'il me faut.

I.

Début d'automne dans la capitale. Les arbres commençaient à pleurer quelques feuilles, regrettant déjà les beaux jours. Les trottoirs devenaient aussi luisants que glissants et donnaient lieu aux situations tragiques de saison. On s'agrippait aux cannes, on s'abritait des rafales de pluie froide, des pneus crissaient en catastrophe devant des gamins, qui se riant de tout cela, jouaient à la balle en révoquant les limites du terrain. Les pigeons sautillaient de miettes en miettes sur leurs moignons, pérorant et se donnant des airs d'importance, s'ils savaient ce que l'on pense d'eux…

Les bonnes affaires s'affichaient fièrement, bariolant de couleurs les devantures. Elles se hurlaient aussi en savants slogans, cris de prix, dégriffes d'étoffes. Vite, vite ! Demain l'occasion serait déjà démodée, remplacée par une plus alléchante encore : « Du jamais vu, accourez ! ». Ça accourait. Le chaland alléché, les pigeons flairant les immanquables, s'ils savaient ce que l'on pense d'eux…

Les passants étaient pressés et se croisaient en se bousculant sans prendre le temps de s'excuser. Le degré de politesse est indexé au Celsius. Dans le froid automnal, s'arrêter coûte et l'impolitesse peut s'apparenter à de la lâcheté ; sous les Tropiques, point d'excuses, seule l'irrévérence l'explique.

L'œil de Kootles, abrité derrière sa vitre de café, observait en spectateur attentif ce foisonnant ballet, désordonné bien que rejoué depuis tant d'années. Ayant fini de suivre les aventures burlesques d'une grand-mère traversant la rue en dehors du passage prévu à cet effet, et s'étant rassuré de la voir se relever de sa chute sans trop de difficulté, avec même un brin de coquetterie, malgré ou à cause du tonnerre de klaxon qui l'accompagnait, il retourna à son journal. Il y avait course cet après-midi et il la préparait depuis quelque temps déjà.

Il devait retrouver à Longchamp le camarade Aleksandr.

Alexandre, de sa vraie orthographe, venait de l'Est, de Strasbourg plus précisément. Il soignait ses cheveux en bataille dans un style intelligemment négligé, vous regardait dessous d'imposants sourcils broussailleux et portait une barbe à trous. Il possédait une certaine éloquence et dégageait de par son attitude une confiance qui servait son pouvoir de persuasion.

Rencontré sur les bancs universitaires de la Sorbonne, il y suivait alors le cours « L'Histoire au rythme des Révolutions » et avait modifié l'orthographe de son prénom à l'entame du troisième amphithéâtre. Le « camarade » avait mis un peu plus de temps à suivre mais, après six mois d'étude des luttes sociales, ce titre ne le quittait plus. Cette nouvelle lubie révolutionnaire devait composer avec sa vieille appétence pour l'argent facile et l'ivresse du jeu. Les deux idéaux étant difficilement conciliables, il s'était affranchi de cette apparente incompatibilité en affirmant qu'il fallait s'imprégner du terreau révolutionnaire pour pouvoir comprendre réellement ce qui poussait les hommes à se révolter. Ce terreau déculpabilisant se résumait, dans la bouche d'Aleksandr, en une âme russe écorchée en perpétuel tourment et encline de ce fait à tous les paradoxes. Expérience pratique.

La vieille horloge au-dessus du zinc indiquait 14 heures. Encore un café serré et départ !

L'arabica descendu, il paya au comptoir et sortit. Il avait encore le temps et commença à flâner dans les rues. Mais la fine bruine se fit de plus en plus insistante et finit par le décourager de continuer à pied. Il bifurqua donc rue Vaugirard pour se réchauffer dans les entrailles fétides mais chaudes qu'offrait la station de métro. Il descendit rapidement l'escalier recouvert d'humidité et faillit manquer les cinq dernières marches dans l'indifférence la plus totale : têtes baissées, fermées, anecdotiques.

Il décida de son itinéraire non pas en privilégiant le chemin le plus court mais celui qui lui ferait voir Paris de haut. Après plusieurs embranchements dans le dédale de couloirs au blanc douteux, il arriva sur un quai occupé par les cartons qu'un sans-abri avait décrétés chambre à coucher. Le SDF était en vadrouille, parti sans fermer la porte. Kootles s'assit pour attendre son métro. Le grondement familier parvint de la gauche et il ne regarda pas l'entrée en station. Ce ne fut que lorsque les wagons furent immobiles qu'il releva la tête de ses pensées et laissa tomber ses yeux sur le métro.

Ainsi il existait. Ce métro devenu mythique qui partageait les rails des autres ordinaires. Jusqu'à présent, ses doutes avaient supplanté les dires de ceux qui l'avaient vu. La rumeur enflait depuis le début de l'année et Kootles avait eu de plus en plus tendance à préférer un trajet dans les souterrains de la capitale plutôt que d'user ses souliers. Attitude qui pourtant ne lui ressemblait pas, lui qui savait apprécier le temps lent de la marche et parfois même – mais ne pas pousser – l'expérience de la pluie et du vent qui rend n'importe quelle destination accueillante.

Était-ce une frappe de communication de la RATP ou le projet fou d'un amoureux de l'ancien temps couplé à celui de son petit-

fils ? Toujours est-il que cette rame faisait grand bruit depuis un certain temps.

La devanture des wagons avait été recouverte de panneaux en bois. Sur les quatre qui composaient la rame, les deux premiers étaient d'un bois ouvragé et vernis laissant apparaître au naturel la couleur de l'essence. Quelques motifs Art nouveau venaient s'apposer en décoration sur les boiseries. Le troisième était rouge et le dernier vert foncé.

Les wagons de couleur, réservés aux premières et secondes classes d'antan, étaient laissés tels quels, mais pour les deux premières voitures, des tags représentant un Paris futuriste et torturé au lavis gris bleuté recouvraient les fenêtres en venant déborder brouillonement sur les panneaux. Çà et là, quelques touches de couleurs très vives apportaient leur contraste. La minutie qu'il avait fallu pour restituer l'apparence des wagons de ce début de siècle et la patine exagérée du temps étant ainsi bafouées par les touches des bombes auraient pu en faire crier plus d'un. Mais le résultat n'offrait aucun doute quant au fait que les deux artistes s'étaient complétés d'un commun accord.

Les portes s'ouvrirent et l'on regrettait alors que l'intérieur n'ait pas été lui aussi mis à la sauce Bienvenüe. Tissus aux rayures crasseuses, encadrés d'un plastique verdâtre. Rampes verticales à l'aspect huileux et sol au revêtement indescriptible. Pas de jolies boiseries ni de fauteuil parfum Belle Époque, mais au moins pouvait-on se dire que l'on évitait ainsi les incendies dus aux essences inflammables. Les dos souffraient sûrement aussi un peu moins. Mais quelle perte pour les yeux ! Quand sécurité et confort annihilent le charme, y gagne-t-on vraiment ? Assurément un discours de non brûlé sans scoliose, mais tout de même, il y a là un sujet.

Quelques Parisiens sortirent sans heurt des rames colorées : s'y sentant privilégié on n'avait pas le cœur à râler contre son voisin. Salir le moment, c'est un peu salir le lieu et le lieu était beau.

Kootles s'assit auprès d'une dame que la politesse nous fera dire d'un certain âge. La tête encore au décor, il n'y fit pas plus attention que cela et ce fut elle qui l'apostropha.

« Alors c'est comme ça, passé la porte de l'immeuble on ne se connaît plus ! »

Kootles se retourna vers ce visage à la voix de reproche et la reconnut.

— Madame Morisson, veuillez m'excuser j'étais ailleurs. Mais c'est que je ne vous imagine pas en dehors de chez nous.

— Je fais si bien corps avec ces vieux murs délabrés qu'on ne me voit même plus sans ?

— C'est évidemment ce que j'ai voulu dire…

— Je sais bien. »

Sur la bouche de la vieille dame se dessina un sourire et toute son expression en fut radoucie. Rosa Morisson habitait deux paliers au-dessus de Kootles qui lui avait demandé une fois – pas deux au vu de la remontrance qu'il avait alors subie – si elle ne voulait pas échanger d'appartement avec lui, les deux configurations étant identiques. Sa demande avait été motivée par la peine qu'il avait de la voir monter chaque jour ses six étages. Elle fut rejetée par la peine que Mme. Morisson avait de vieillir : vingt ans plus tôt elle aurait accepté volontiers, mais à présent que ses jambes souffraient et que ses genoux craquaient, elle compensait en utilisant sa fierté comme baume à ses douleurs articulaires. Et puis défaire un aménagement de plus d'un demi-siècle pour le déplacer deux étages plus bas, non, elle n'en avait pas le courage.

« À quoi avez-vous la tête Kootles, pour ne pas me remettre ?

— Aux chevaux Madame. Morisson, et à l'argent qu'ils vont me rapporter.

— Toujours à cette folie… Vous croyez-vous donc si supérieur à tous les autres qui dilapident fortune et famille dans ces champs de hasard ?

— Il y en a qui gagnent, et de belles sommes même.

— Évidemment qu'il y en a, à chaque course un gagnant. Mais vous perdez votre temps, croyez-moi, et bientôt ce sera votre santé que vous miserez.

— Ne vous faites pas de soucis pour moi, je m'en suis toujours bien sorti et puis je m'impose des garde-fous.

— Pas un qui ne me sorte ces illusoires sornettes. Dommage Kootles, je vous aimais bien. Sur ce, voilà mon arrêt, je descends ici. »

Kootles continua seul sur quelques stations, sautillant aux soubresauts du métro. Un changement et un strapontin plus tard, il atteignit la porte d'Auteuil. Le ciel était aussi sombre et lourd à l'ouest de la capitale alors qu'il traversait le parc qui le mènerait à l'hippodrome.

Arrivé devant, il s'acquitta du droit d'entrée et partit à la recherche d'Aleksandr qui devait l'attendre à la buvette.

Aleksandr avait une réputation à défendre et il s'y attelait avec cœur. De mémoire, Kootles ne se souvenait pas l'avoir déjà vu sans un verre, une bouteille ou une flasque. Peut-être pendant les cours à la Sorbonne, mais même cela, il ne l'aurait pas juré. Il était attablé à une petite table en fer forgé, un verre de vodka à la main bien qu'au tout début de leur relation, Kootles l'avait entendu critiquer vertement lors d'une soirée cet alcool « pauvre et sans caractère ». Mais il faut croire que les idéaux sont plus forts que les goûts et l'eau-de-vie russe était devenue depuis sa boisson étendard.

Il avait déposé son feutre sur la petite table ainsi que des lunettes de soleil bien inutiles aujourd'hui. Son long manteau noir était posé sur le dossier de la chaise et retombait mollement sur le sol poussiéreux. Kootles commanda un whisky. Plus tard, il devait se fixer cette règle d'être en entière possession de ses moyens lors de ces après-midi de jeu.

Il sortit de sa poche un petit sachet en papier kraft et en préleva un grain de café torréfié. Le coinçant entre le pouce et l'index il exerça une légère pression dessus pour le laisser tomber broyé dans son verre de whisky.

Le goût est parfois affaire de souvenir. Ce grain de café en effet n'apportait pas réellement son arôme à la boisson. Il aurait fallu qu'il macère bien longtemps pour transmettre au doux liquide une pointe de matin. Le procédé était en effet un peu déloyal pour la petite graine, perdue dans son lac d'alcool. Mais après tout, si certains prétendent que l'homéopathie fonctionne, c'est qu'il doit y avoir un semblant de vérité, placebo ou non. Passer de la mémoire de l'eau à celle du whisky gagne alors – certes faiblement – en crédibilité. Et il est en effet ici bien question de mémoire : ce grand-père qui dégustait son verre ainsi, prétendant à un petit-fils candide qu'il remariait ses parents le temps de quelques gorgées.

La chaleur colombienne de sa mère à celle écossaise et tout aussi palpable de la boisson de son père, parti en exploration dans les grandeurs sud-américaines. Ce geste de mémoire du vieil homme avait ainsi franchi les générations pour s'ancrer dans l'imaginaire de Kootles, plantant à son tour sa graine de souvenir.

S'il soutenait que le goût en était modifié, c'était aussi, mais une certaine fierté mal placée l'empêchait de l'admettre, un hommage et une remémoration émouvante de cet aïeul qu'il avait tant admiré du sommet de ses dix ans.

L'histoire de l'Irish coffee ne doit pas différer de beaucoup, à la différence que cet inventeur-là pensa peut-être tromper sa culpabilité en noyant le poison dans un peu plus de crème et de café. Mais qu'importe finalement, du moment que les belles choses naissent.

« Quel tuyau pour moi aujourd'hui, molodoi tchelovek ?! »

La voix d'Aleksandr était forte, voire forcée et déjà éraillée de trop d'alcool et de cigarettes. Elle lançait de temps à autre des formules russes toutes faites qui parfois tombaient justes.

« Ce n'est pas censé être toi l'expert des pronostics ? Toi qui es de mèche avec la moitié des jockeys et entraîneurs et qui distingue en un regard le cheval fébrile de celui enfiévré par la victoire ? moqua Kootles.

— Arrête un peu veux-tu ! J'ai peut-être exagéré deux ou trois de mes talents au début pour te convaincre de m'accompagner. Mais à présent c'est toi le plus rôdé de nous deux et de loin. Tu passes tes nuits à décortiquer les courses passées, plongé dans tes chiffres. Tes sorties, tu les privilégies dans les bars prisés des jockeys pour être au plus proche des ragots. Alors fais un peu profiter ton vieux frère qui t'a plongé dans ce monde où demain peut faire de toi Crésus.

— Mais qui en attendant te rend un peu plus fou chaque jour qui passe… J'en ai perdu toute insouciance. Pas certain que le junkie se sente redevable envers son premier dealer. Bref, *Aller fonce Baudet* dans la quatrième, du pain bénit crois-moi. »

Aleksandr déplia la gazette des courses et parcourut les longues pages pleines de petits chiffres jusqu'à tomber sur le détail de la quatrième course du jour. Trot attelé sur 2400 mètres avec dix-huit partants. *Aller fonce Baudet,* le numéro treize ne semblait pas être sur une excellente série. Placé certes trois fois sur les cinq dernières courses, il avait été disqualifié des deux dernières.

« Sûr de ton coup Kootles ?
— T'ai-je jamais déçu ?
— Je ne compte même plus.
— À ta guise, mais c'est du tout cuit. »

Les deux hommes finirent leurs verres et partirent en direction des guichets enregistrer deux numéros 13 vainqueurs dans la quatrième.

Les deux grands bras mécaniques de l'autostart se relevèrent et la course fut lancée. Bien placé à la corde, le pur-sang du jour maintint longtemps leur espoir, mais brutalement il perdit le rythme et son driver, dépité, le dégagea du peloton. Il finit sa course, basculant frénétiquement sa tête tout en ralentissant, traînant son sulky plein de déception.

La scène s'était déroulée de l'autre côté de l'anneau si bien qu'il n'était pas aisé sans jumelles de distinguer les chevaux. Kootles avait déjà déchiré son ticket alors qu'Aleksandr, pris de déni ne le fit que lorsque le numéro 13 fut affiché « disqualifié » sur le grand tableau noir.

« Fuck ! » s'écria Aleksandr, ce qui n'est pas très russe. Et il partit sans un regard pour son indic. Ils devaient ne jamais se revoir.

Kootles resta pour les courses suivantes, continuant à perdre consciencieusement quelques billets.